

**YVES RAVEY**

**LE COURS  
CLASSIQUE**

*roman*



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***

---

YVES RAVEY

LE COURS  
CLASSIQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

---

© 1995 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN 9782707326706

Dans le cours classique, les élèves n'apprennent rien d'autre que la soumission, mais personne n'est leur supérieur en intelligence ; ils apprennent à devenir les subalternes des êtres parmi les plus méprisables qui soient et qui sont presque leurs égaux, les professeurs. Quand il franchit le seuil du collège Trinité au retour du crématorium, quelques jours après l'incendie de la maison de retraite, Conrad Bligh était occupé par cette pensée qui détournait son esprit de l'idée absorbante de la mort.

Conrad, quand il fut à pied d'œuvre, se dirigea vers son bureau, ouvrit sa serviette et laissa tomber son regard sur les élèves silencieux. Nous autres qui constituons le corps des enseignants avec lesquels vous occupez la majeure partie de votre temps, leur dit-il en guise de discours inaugural, promettant de ne jamais aborder devant eux le sujet de sa mère et de parler de tout en classe sauf de l'incendie de la maison de retraite, nous sommes passés par l'école régulière, qui formait à cette époque les futurs pédagogues. Je précise que les années d'études pour devenir professeur étaient au nombre de trois, ce qui était insuffisant, mais c'est à coups de cravache, à force d'endurance et de travail, que nous avons supporté sur nos frêles épaules le poids de ces années d'apprentissage. C'est ainsi que, naguère, vous n'auriez pas manqué un jeudi matin sans apercevoir une cohorte d'élèves en blouse grise, parmi lesquels j'étais, qui stationnaient au garde-à-vous presque, devant le monument aux morts surmonté d'une plaque de cuivre où étaient inscrits les noms des instituteurs morts pour la France.

N'oubliez pas que vos professeurs, à quelques exceptions près, sont passés par l'école régulière. Demandez par exemple à monsieur Pipota, votre professeur d'anglais, il vous dira que, chaque début d'année scolaire, le bruit courait dans les rangs, le murmure s'établissait parmi nous, parmi nous esprits croyants et naïfs, que le directeur nous traquerait en cas de désobéissance, que cet homme avait la manie d'enquêter sur chaque élève-maître afin de connaître ses antécédents, et chacun savait qu'en cas de faute grave la pire des sanctions serait prise, car cet homme maladif avait une obsession de la faute, cette faute il la recherchait dès qu'elle était commise pour en punir le responsable, pour le punir en public, l'humilier et lui dire qu'il était indigne d'appartenir à l'élite intellectuelle du pays, ce en quoi il abusait de notre crédulité car on n'intègre pas un corps d'élite en devenant professeur, au contraire, en devenant professeur on se mêle à une masse de fonctionnaires anonymes.

Demandez à monsieur Pipota, lui vous parlera mieux que moi de mes collègues au sujet desquels vous ignorez tout ce qu'il est possible d'ignorer, lui vous expliquera en quoi, après des années de collège et d'enseignement dans le cours classique, il arrive à certains de courber le dos et de marcher misérablement le long des murs du couloir, dans la ferme intention de ne pas être aperçus des élèves, ce qui est une illusion, bien entendu, puisque au moment de la sortie des cours les collègues n'aperçoivent qu'une chose dans les couloirs, ils aperçoivent la silhouette des professeurs qui s'éloignent en rasant les murs.

Monsieur Pipota ne veut pas croire qu'il est observé, parce qu'il ne s'est jamais mis à la place des élèves, cependant je souhaiterais que vous ne lui parliez pas de ceci, pour que cette histoire dont je viens de parler ne devienne pas une entrave à la qualité de nos relations. Car si vous avez déjà aperçu monsieur Pipota dans les couloirs du collège en train de raser les murs à l'heure de la sortie des cours avec son parapluie sous le bras, son éternel parapluie, et sa serviette de vieux cuir récupérée chez un

agent de la SNCF, sans doute vous avez établi un rapport entre ce que je viens de dire et cet homme qui courbe l'échine sous le poids des années d'enseignement. Je vous saurai donc gré de faire silence sur cet aparté comme je sus faire le silence lorsque j'eus à endurer les sarcasmes du directeur de l'école régulière qui trônait derrière son bureau et cherchait la faute là où il considérait qu'elle devait être.

## II

La question que nous nous posons : pourquoi monsieur Pipota rase-t-il les murs son parapluie sous le bras ? équivaut à se demander pourquoi nous nous confondons avec la muraille dans cet établissement ; cela voudrait dire que nous ne rencontrons que des ombres dans les couloirs, que nous devenons nous-mêmes des spectres dont la silhouette, costume, serviette, parapluie, se détache sur la faible clarté du jour qui traverse le verre dépoli des fenêtres à l'extrémité des couloirs.

Voyez l'attitude de mon collègue, observez son vêtement, pull-over à col en V, chemise blanche et cravate rayée or sur fond bleu, pantalon à plis, remarquez les pinces à côté des poches qui resserrent son pantalon, portez votre regard sur la veste en lainage épais, les chaussures à semelle de crêpe qui produisent ce grincement caractéristique sur le carrelage lorsqu'il longe les murs, écoutez cette sorte de chuintement qui vous avertit de l'arrivée de monsieur Pipota quand vous attendez debout devant votre table d'élève du cours classique, la venue du professeur, soyez attentifs à sa façon de vous considérer tout en vous observant, à cette tendresse qu'il éprouve à votre égard, et à la compréhension dont il a toujours fait preuve ; vous avez là, concentrés, si je puis dire, dans la personnalité de monsieur Pipota, les signes de la respectabilité.

Il aurait fallu, dit Conrad à ses élèves, assister à l'éveil de l'école régulière en automne à six heures et demie, imaginez dans le matin, quand l'aube est encore violette, les fenêtres des salles de classe éclairées par la lumière que produisent six lustres en matière plastique, le laboratoire de langue, les salles de sciences physiques et de sciences naturelles au rez-de-chaussée, la salle de dessin sous les combles, qui communique avec la salle de musique, la salle de pédagogie au premier étage dans laquelle le professeur de biologie, qui pratiquait l'interdisciplinarité avec le professeur de sciences de l'éducation, avait eu l'idée de suspendre des planches d'anatomie, imaginez toutes ces salles de classe allumées dès six heures et demie, remarquez le squelette accroché à sa potence nickelée apparu dans le cadre d'une fenêtre de la salle de sciences naturelles et dont nous pensions qu'il devait éternellement veiller à l'immobilité du cours où nous allions par groupes subir des minutes et des minutes d'ennui, imaginez dans chaque salle de classe un élève de service qui frotte les tables tandis que son camarade balaie le sol. Les élèves-mâtres sortaient dès six heures et quart de leur dortoir et se mettaient au travail dans le parc, qui sur le parking, balai en main, qui dans l'allée poussant une brouette ; vous auriez pu nous observer si vous aviez été présents en chaque endroit de l'école, chacun à son poste, travaillant avant le petit déjeuner.

Le paradoxe, c'est que dans cette école où nous étions astreints à défiler devant le monument aux morts chaque jeudi à l'aube, où nous étions de service chaque matin à l'exception du jeudi, dans cette école où nous étions dispensés les cours de sciences de l'éducation, nous n'apprenions rien. C'est-à-dire que ce que nous assimilions ne trouvait aucun écho dans notre esprit. Ce que nous étions censés apprendre entrait par une oreille et sortait par l'autre, comme le disaient nos professeurs, et ceci du fait que ce qu'ils nous enseignaient était tellement vide de sens qu'aucun



rencontrer un élève dans un endroit pareil, d'autant que les élèves étaient en principe en activité ~~en plein air avec leurs professeurs~~. Conrad avait tendu ses deux mains bandées et le directeur avait hoché la tête et lui avait demandé de poursuivre tranquillement son rangement sans se soucier de lui. Il avait contourné une armoire à portes vitrées pour revenir aussitôt, en disant qu'il n'en avait qu'un pour un instant, et, lui tendant un ouvrage relié en cuir qui était sa thèse sur Gide, il s'était mis à parler à Conrad, d'un flot intarissable dont celui-ci percevait encore les échos.

Conrad entendait son directeur lui parler, comme s'il se fût agi d'un discours qu'il aurait subi le jour précédent, de l'œuvre d'André Gide, il se remémorait phrase par phrase les assertions du directeur, qui lui disait qu'en la matière, en matière de littérature, c'était l'intention qui comptait, puis le souffle, que le contenu venait après, et Conrad se souvenait qu'il ne comprenait rien à ce que lui racontait le directeur, simplement, et il avait encore la certitude de cela, c'était différent des cours de sciences de l'éducation dans la mesure où derrière la stature imposante du directeur transparaissait la personnalité de monsieur Dellilo, qui ne parlait pas des instituteurs qui avaient donné leur vie en sacrifice à la nation, mais qui parlait de sentiments, et pour un peu, encore aujourd'hui, à l'heure où ce souvenir l'occupait, Conrad n'était pas loin de penser que cet homme devait être quelqu'un d'attachant mais qu'il n'avait jamais eu le loisir de montrer combien sa personne contenait d'humanité.

Conrad tenait le livre sur l'œuvre de Gide de ses deux mains bandées, paumes ouvertes, contemplait en l'écoutant le directeur qui lui parlait littérature, et plus celui-ci parlait littérature, plus les cours du professeur de sciences de l'éducation lui faisaient l'effet d'une sorte d'insulte continue à la patience et au bon sens, à la patience parce qu'il attrapait des fourmis dans les jambes à rester immobile une matinée entière dans le seul but de ne pas perdre le fil du discours émis par le professeur, et au bon sens parce que ce professeur ne s'exprimait que par référence à ses lectures et ne prenait jamais en compte la réalité de ceux qui l'écoutaient, alors qu'il disait pourtant préparer ses cours en fonction de son public et de la réalité de ceux qui l'écoutaient ; mais il était impossible à cet homme de discourir d'une autre manière qu'en se protégeant derrière des tonnes et des tonnes de références, sans jamais songer que les êtres humains qu'étaient ses étudiants puissent éprouver de tels sentiments. Car les sentiments ne m'intéressent pas, disait-il si la question venait à lui être posée, un élève-maître lui demandait pourquoi il ne parlait jamais de ce qu'il ressentait, ce qui comptait ajoutait-il, c'est de s'inscrire dans un système de pensée.

Si au moins il en était venu un jour à nous parler de Dieu, si Dieu était entré dans son discours mais non, disait Conrad devant ses élèves, jamais cet homme ne nous a parlé de Dieu, et moi professeur du cours classique, je puis vous affirmer aujourd'hui que ce serait à mes yeux un crime d'oublier de prendre Dieu pour matière d'étude. Mais, à l'école régulière, personne ne parlait de spiritualité, personne ne renseignait personne sur la religion, nous apprenions à enseigner les différentes matières inscrites au programme comme nous les comprenions, sans nous intéresser à ce qu'il resterait de notre enseignement quand ses bases se seraient écroulées.

Voilà, dit Conrad en guise d'inauguration de la leçon, pourquoi j'étais en définitive sensible à ce discours de mon directeur sur la littérature, j'avais l'impression, tandis qu'il me parlait, que j'étais transporté dans un autre univers, un monde que je n'avais jamais connu avec mes professeurs, un monde où les images s'enchaînaient comme par miracle, comme par magie, et ce magicien qui était devant moi c'était cet homme qui brûlait ses papiers et ses dossiers et dont nous disions, moi et mes camarades de promotion et moi-même, qu'il craignait les regards indiscrets.

Et monsieur Pipota, qui avait déjà cette tendance fâcheuse qui est la sienne aujourd'hui à faire de la vie des autres un roman, n'était pas le dernier à échafauder des histoires invraisemblables sur le pas

trouble de notre directeur. Car il aurait fallu voir la secrétaire arriver avec de pleines corbeilles de dossiers et des amas de feuilles empilés dans des tiroirs, avec cet air empressé et inquiet des gens qui commettent une mauvaise action. Nous autres élèves de première année qui assistions à la scène de la fenêtre du dortoir, imaginions les pires choses concernant ces dossiers en train de brûler sous nos yeux, que le directeur avait brûlé des enfants par camions entiers, qu'il était une sorte de monstre qui avait perpétré ses méfaits dans des paysages lugubres et enneigés.

Dès l'aube, en même temps que nous prenions notre service, il se plaçait devant son feu, à côté d'un monument aux morts mais suffisamment en retrait, dans sa robe de chambre lamée argent, avec un col noir, et dès l'aube, sans attendre que s'évanouissent les dernières étoiles, le feu crépitait tandis qu'il disparaissaient en fumée des documents administratifs qui auraient permis de le confondre, comme l'expliquait le professeur d'histoire-géographie avec qui nous passions des heures dans le service des archives et qui disait que c'était un crime de brûler le moindre papier porteur de référence, même l'attestation la plus anonyme.

Comment agiriez-vous aujourd'hui à la place de mon ancien directeur ? demanda Conrad à ses élèves, comment penseriez-vous que vous allez vous sauver vous-mêmes si vous ne brûlez pas ce qui est compromettant, dès lors que vous considérez que les traces que vous laissez derrière vous peuvent vous coûter la vie ? Dans ce cas vous êtes comme mon directeur, et vous faites disparaître ces traces parce que vous avez compris que tout se tient dans le regard de votre voisin, et que ce regard-ci vous le perdra inévitablement, car il pèsera sur vous le jour où vous commettrez une action que vous jugez bonne mais que l'histoire retiendra comme mauvaise.

C'est ce que nous pensions en regardant notre directeur devant son feu de joie, avec sa fourche, en train de remuer les cendres ; il n'est pas différent de nous qui vivons dans la crainte d'être un jour dénoncés, disait Antonio Pipota, dans la crainte également d'être un jour soupçonnés de ne pas avoir par exemple l'intention de donner notre vie pour la patrie, dans la crainte d'être l'objet d'une délation qui concernerait un tas de feuilles mortes oublié au milieu de la cour, dans la crainte de devenir tout à coup celui dont les camarades se disent qu'il a mal repeint le poteau du terrain de basket, voilà tout ce dont nous avons peur et tout ce dont personne ne se serait avisé de parler en présence de monsieur Dellilo. Et pourtant nous baignions déjà dans un climat de suspicion qu'il était impossible de dissiper.

Voilà pourquoi cet homme qui nous parlait si merveilleusement d'André Gide nous effrayait, voilà pourquoi, si certains idéalisaient sa personne et voyaient dans ce visage, amoureux tout simplement de la littérature, un buste d'albâtre façonné sur un modèle antique, d'autres, qui constituaient la majorité des élèves-maîtres, croyaient apercevoir chez lui le masque horrible d'un vampire. Mais aucun d'entre nous ne se serait avisé de porter le moindre soupçon à sa connaissance, aucun d'entre nous n'aurait pris la parole pour dire une chose pareille, le souffle des victimes qui auraient vidées de leur sang, nous l'imaginions nous atteignant encore, et nous respections cet homme et sa secrétaire qui partaient chaque vendredi dans sa Peugeot gris métallisé et revenaient tard le soir.

Tard le soir, nous entendions le moteur de sa 404 injection qui remontait le boulevard Léon Blum et nous apercevions entre les claires-voies des persiennes les faisceaux des phares qui balayaient la façade de la conciergerie, puis nous distinguons la silhouette du concierge qui faisait irruption en claudiquant devant la barrière après que la fenêtre de sa loge s'était allumée, et ce même concierge poussait les lourds battants de la grille en fer forgé qui livrait passage au directeur et à sa secrétaire qui l'avait accompagné dans son déplacement.

Nous savions qu'elle habitait à l'étage de l'internat, un appartement qui jouxtait la cordonnerie, qu'elle regagnerait son habitation, suivie par le directeur, qui lui emboîtait le pas du garage à

galerie vitrée longeant le bâtiment d'enseignement, à laquelle succédait la galerie du bâtiment de l'administration qui donnait sur l'internat, au-dessus du réfectoire. Nous imaginions naïvement Antonio Pipota et moi, qu'ils revenaient de quelque réunion secrète où l'on évoquait les souvenirs du temps où les vampires perpétraient leurs crimes en toute impunité, et l'idée nous était venue de suivre un jour et d'assister clandestinement à la réunion.

Ne me dites pas, ajouta Conrad, que cette idée ne vous serait pas venue à l'esprit, n'allez pas me faire croire que, si vous aviez le moindre doute sur ma personne, par exemple l'idée que je me livrais au trafic illicite de la drogue, ou que je m'adonne à des pratiques de sorcellerie, que premièrement certains d'entre vous n'iraient pas en faire un roman, et que, deuxièmement, vous ne tenteriez pas un jour de percer mon secret, n'allez pas me dire que le monde des adultes ne vous intéresse pas, il n'y a que celui-là qui vous intéresse, parce qu'il contient ce qui est en germe chez vous, parce que dans ce monde se déploient les défauts que vous vous exercez encore à maîtriser, et parce que ce monde qui n'est pas le vôtre pour l'instant est la représentation achevée de l'univers des maîtres et des valets.

#### IV

Bien entendu, leur enjoignit Conrad au moment de la sonnerie, nous reverrons demain la dernière partie de la leçon que j'ai tout juste eu le temps de traiter, mais il est nécessaire maintenant que je m'octroie un peu de repos et je ne répondrai pas aux questions individuelles qui sont posées durant l'interclasse, j'ai besoin de retourner en salle des professeurs, de m'entretenir de choses d'autres avec mes collègues, de prendre un peu d'oxygène, si vous m'autorisez à vous faire admettre que parfois l'enseignement conduit à une sorte d'asphyxie. J'irai voir monsieur Pipota et je lui parlerai de vous, il sera enchanté. Conrad quitta pour un instant, le temps d'un interclasse, la salle de cours classique emplie du bourdonnement joyeux des élèves.

Je sais, leur dit-il le lendemain, que vous avez parlé de ce qui nous préoccupe à monsieur Pipota et que la réponse à la question : pourquoi rasez-vous les murs ? fut : parce que c'est sécurisant. Sur ce point précis je souhaiterais vous interpeller, parce que cette réponse résume ce à quoi vous tendez à vous assurer le confort d'un monde composé de tâches subalternes que vous exécuteriez sans vous poser de question, et cette fois-ci je dis : halte. Ce postulat que les tâches sont subalternes ne doit pas vous faire négliger cette part de conscience qui devra être la vôtre si l'on vous interroge sur vos activités d'exécutant. Que serait un subalterne muet ? quelle idée pourrait-on se fabriquer d'un collaborateur qui aurait perdu la parole ? que faire d'un subordonné qui n'est pas apte à retenir l'attention de son employeur ? Mais c'est la fin du monde, permettez-moi de vous le dire, et je suis heureux qu'à cette occasion l'attitude de monsieur Pipota vous ait amenés à vous poser de telles questions.

Dites-moi la vérité, puisque de toute manière je suis au courant, j'ai rencontré hier après-midi, en sortant du cours classique, monsieur Pipota. Dites-moi quelle aventure vous avez vécue à la piscine couverte ce jeudi après-midi, et moi je vous dirai à mon tour ce dont nous nous sommes entretenus avec votre professeur d'anglais et moi, puis je vous livrerai le fond de ma pensée. Toi, Justine, qui parles si peu, parle-nous de cette journée du jeudi, quand vous avez rejoint votre professeur d'éducation physique à qui s'était joint monsieur Pipota. Et toi, Stéphane, qui affirmes qu'un service n'est jamais gratuit et que tu sauras te vendre sur le marché du travail, nous t'écoutons.

Tu dis que monsieur Pipota était avec vous à la salle omnisport parce que le professeur d'éducation

physique avait besoin d'un accompagnateur. Tu dis qu'après la séance de natation tu rentreras directement dans ta chambre pour travailler, cela est parfait. Monsieur Pipota, quant à lui, m'a dit qu'il a d'abord essuyé les sarcasmes de quelques élèves lorsqu'il est sorti des vestiaires, il m'a dit que certains d'entre vous couraient autour de lui, leur serviette nouée en pagne, et qu'ils se mettaient à hurler en imitant des cris d'Indiens, je tiens l'expression de monsieur Pipota, des cris d'Indiens sur le sentier de la guerre en effet, m'a-t-il dit, et je lui ai répondu que, lors de séances d'éducation physique, la classe connaissait une certaine agitation liée au fait que, pour beaucoup, cette séance est l'occasion de se défouler. Oui, m'a dit monsieur Pipota, j'en conviens, mais lorsque j'ai pénétré dans l'aire qui entoure le bassin, ma serviette autour du cou, en maillot de bain, évidemment, Contrairement à ce que m'a dit monsieur Pipota, comment pourrais-je pénétrer dans l'aire de la piscine autrement qu'en maillot de bain ? j'ai franchi le pédiluve en pensant que j'avais oublié mes sandales en plastique, et j'ai été accueilli par une salve de quolibets, véritablement une salve, qui me faisait l'effet d'une charge de brigade légère, et comme je ne voulais pas attendre d'être tourné en ridicule, encore que, d'une certaine manière, l'opération fût déjà largement entamée, j'ai vérifié l'adhérence de mon bonnet de bain en caoutchouc fourni par un employé municipal qui m'avait averti que c'était obligatoire et que j'encourais une amende si je ne le coiffais pas, puis je me suis rendu sur le bord de la piscine et, comme tu veux-tu, j'ai plongé.

En même temps que je plongeais, je me suis souvenu de cet employé municipal qui m'avait menacé de me mettre à l'amende, qui avait osé me menacer sans tenir compte de mon statut de professeur. J'ai émergé quelques mètres plus loin et j'ai nagé en direction du bord, d'une brasse appliquée, en me disant que j'aurais l'air plus intelligent sans cet extravagant bonnet de caoutchouc qui n'est pas utile à grand-chose, me disais-je, étant donné que mon crâne est dégarni, mais le règlement est le règlement. D'ailleurs, je n'entendais plus de sarcasmes autour de moi, les élèves étaient groupés sur le bord du bassin et ils me contemplaient en train de nager la brasse. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'ils sont venus vers moi et que le dénommé Michaël a tenté de me faire couler en hurlant on va lui faire boire la tasse, il se tenait juché sur mon bonnet et il pressait de toutes ses forces contre mon crâne s'ébrouant comme un jeune phoque, ce qui était extrêmement déplaisant, m'a dit monsieur Pipota, il donnait des coups qui ressemblaient à des coups de nageoires, et il hurlait, si bien que le professeur d'éducation physique a été obligé d'intervenir.

Voilà l'aventure vécue par monsieur Pipota, qu'il m'a racontée comme je viens de vous la raconter mot pour mot. Vous allez me répondre qu'il y avait là matière à rire et je vous comprends, vous allez me répéter qu'en éducation physique vous déployez toute votre énergie et que c'est normal. Ce qui est moins normal, c'est que vous vous attaquez à un professeur qui vous accompagne, le professeur, et ceci vous n'avez pas le droit de l'ignorer, surnager à peine dans l'eau ; vous avez constaté que monsieur Pipota surnage dans le liquide mais qu'il ne nage pratiquement pas, ce léger glissement de sens devrait vous désespérer d'appartenir au cours classique, parce que, vous vous êtes fort mal conduits à l'égard de monsieur Pipota, et que plusieurs élèves énergiques et aussi forts que toi, Michaël, qui as la taille d'un phoque, qui en as la corpulence, et qui t'agites autant que faire se peut autour de monsieur Pipota en criant on va lui faire boire la tasse, que plusieurs élèves qui choisissent une victime en la personne de leur professeur ne sont pas dignes d'appartenir à cette classe et à cet établissement.

Il se trouve que, le lendemain, monsieur Pipota a trouvé sur un coin de son bureau une photographie en couleurs représentant le président Mao Tsé-toung nageant dans une piscine avec une figurine flottante en matière plastique qui représente Donald Duck ; ce qui constitue de votre part une mise en scène du calvaire de monsieur Pipota que je trouve pour le moins inopportune,

je dis bien calvaire puisque mon collègue, qui souffre des sinus, a été obligé de se rendre ensuite chez le médecin. ~~Votre acharnement à le faire couler, puis à le poursuivre de votre ironie, traduit~~ parfaitement ceci, que vous êtes mal intentionnés et que si, au départ, vous avez cru vous amuser, ce jeu que vous avez inventé s'est transformé en une épreuve extrêmement pénible pour la victime. Monsieur Pipota m'a recommandé de vous faire la leçon ; fais-leur la leçon, m'a-t-il dit, mais que n'aille pas plus loin, cela pourrait leur porter ombrage et telle n'est pas mon intention. Telle n'est pas son intention ! Vous bénéficiiez de sa grâce après avoir tenté de le faire couler.

L'autre jour, dans la piscine, vous avez appris qu'il était merveilleux de se choisir un maître. D'abuser de lui, vous avez attendu le moment où ce maître que vous avez découvert en la personne de votre professeur est vulnérable et vous l'avez agressé ; si des pierres vous étaient tombées dans les mains, vous l'auriez lapidé, vous lui auriez fait endurer tout ce que vous pensez avoir enduré pendant des mois, ici, au cours classique, et dont vous êtes seuls responsables. Vous vous êtes comportés de ce point de vue en dignes représentants de la classe des employés de bureau à laquelle certains d'entre vous auront accès dans peu de temps, vous avez choisi de traiter votre professeur en victime, vous n'avez pas hésité à faire boire la tasse, comme vous dites, à ce brave monsieur Pipota. Quelle magnifique leçon de savoir-vivre vous vous êtes infligée, pour que vous baissiez la tête dans l'attitude ostensible de celui qui reconnaît ses fautes et se soumet à ses juges en attendant la punition. Ici, dans le cours classique, nous en restons à l'épisode infiniment regrettable de la séance de natation, nous en restons à un certain bonnet de caoutchouc qui provoque l'hilarité, mais, lorsque vous serez confrontés à votre employeur, que ferez-vous ?

Il n'y aura pas aujourd'hui d'exercice pour la semaine à venir, je me rends au banquet des anciens de l'école régulière en compagnie de mon honoré collègue ; à cette occasion nous évoquerons les souvenirs qui nous sont devenus chers, ce sera pour moi l'occasion de dire à monsieur Pipota que certains parmi vous se sont rendu compte de leur acte et que le cours classique a été traversé par un souffle de conscience qui est venu de la piscine, ce souffle a balayé sur son passage quelques idées reçues sur ce que le maître attend de ses élèves, et sur le statut du professeur. Nous aurons certainement beaucoup à nous dire, et je vous ferai profiter du fruit de nos réflexions. Cette aventure survenue dans le bassin tombe à point nommé, tombent aussi à point nommé les réflexions dont elle a été l'objet, en effet votre rôle de subalterne sur lequel nous avons charge de vous éclairer exige que toute la lumière soit faite sur les moyens à votre disposition pour accéder au statut d'homme libre. J'aimerais que Stéphane reste un instant.

## V

Conrad Bligh accueille Stéphane avec un sourire et celui-ci ôta les mains de ses poches. Stéphane affirma Conrad, ce chemin qui va à l'endroit où je veux te conduire n'est en rien le plus facile, mais j'ai remarqué tes constantes dispositions à intervenir en cours, il est donc nécessaire selon moi que sois coopérant. J'éprouve quelque chagrin à songer que tu étais parmi ceux qui ont agressé monsieur Pipota et, sachant que tu n'es pas partie prenante habituellement dans de telles initiatives, m'interroge sur le pourquoi de ton geste. Ton regard, et cette façon que tu as de nous renvoyer dos à dos, monsieur Pipota et moi, incitent la personne que je suis à te faire comprendre ceci, que nous avons la possibilité de réagir à tes actes et à tes paroles, et que nous sommes en mesure de t'adresser un avertissement.

Maintenant, tu es conscient que nous réfléchissons par deux fois avant d'agir, mais cela fait mal de t'imaginer à califourchon sur monsieur Pipota avec ce gros phoque de Michaël. Cette situation confine au ridicule, certes, et tu en es conscient, mais permets-moi de te demander qui vous a laissé repartir dans l'impunité, qui s'est contenté de s'essuyer, de tousser sans que lui vienne à l'esprit qu'il avait le droit de vous infliger un blâme. Je dis que tu as échappé à monsieur Saint-Exupéry, mais sache que lui ne te laissera pas échapper, car il est au courant de ton geste, je pense que tu auras l'occasion de tester un de ces jours ton degré de réactivité au châtement du maître, et je m'étonne encore, je me scandalise, que tu n'aies pas pris en compte cet aspect de la situation.

Songe qu'au cours classique, pauvre malheureux, il n'y a pas d'échappatoire à monsieur Saint-Exupéry, et ce n'est pas moi, petit professeur, avec mes cours d'acquisition du savoir, qui vais t'éviter le châtement, je n'en ai pas les moyens, et je ne sais si j'en ai la volonté. Cesse, Stéphane, de t'imaginer que monsieur Bligh s'interposera toujours entre toi et ton destin. Je ne suis rien, Stéphane, monsieur Bligh n'est rien face à ton devenir, monsieur Bligh a eu le tort de vous faire croire qu'il est tout-puissant, ce qui est la dernière erreur à commettre, mais le précipice est là devant la porte du cours classique, il faut le longer, cette fois.

Je me rends ce soir au banquet des anciens de l'école régulière et je sais que nous parlerons de toi avec monsieur Pipota. Je me rappelle ce qu'il m'en a coûté de ne jamais recevoir de gratification quand j'étais élève-maître, et je note à ce propos que de n'être pas gratifié force la volonté. Dans le domaine de la gratification, cependant, je n'ai jamais ignoré combien était nécessaire un peu d'encouragement, mais voilà, j'ai toujours agi sans que quiconque vienne me donner du cœur à ventre, et encore maintenant, dans le cours d'acquisition du savoir, je n'attends rien des autres collègues et supérieurs hiérarchiques, que des marques d'ignorance de ce que je fais.

Un jour, avec monsieur Pipota, qui, je te le dis en confidence, n'était pas le dernier à répondre présent quand il s'agissait de courir l'aventure, nous avons décidé de nous poster en ville, sur un parking où notre directeur, monsieur Dellilo, avait coutume de garer son automobile. Nous l'avons donc suivi pendant le temps qu'il s'est rendu dans un magasin puis dans un autre, et enfin nous l'avons aperçu qui entrait dans une viennoiserie avec sa secrétaire. Ils ont traversé la première salle et ont pris place dans le salon de thé. Ils ont commandé du chocolat et des choux à la crème, et je peux te dire que nous imaginions une tout autre situation et que jamais il ne nous serait venu à l'esprit que le directeur, quand il sortait avec sa secrétaire le vendredi après-midi, se rendait dans une viennoiserie pour déguster du chocolat et des choux à la crème.

Comment aurions-nous pu imaginer que cet homme qui nous imposait son discours chaque jour à l'aube devant le monument aux morts avait le goût des sucreries et qu'il adorait manger des gâteaux quand il sortait avec sa secrétaire ? Lui que nous imaginions activant les feux de l'enfer était un amateur de pâtisserie qu'il savourait en compagnie de mademoiselle Poirier. Dans ces matières brumeuses, devant ce monument sur lequel s'inscrivaient en caractères majuscules les noms des instituteurs morts pour la France au cours des deux guerres, il y avait désormais une montagne de choux à la crème, cette représentation du plaisir vécu en compagnie de mademoiselle Poirier à qui convenait parfaitement de se rendre dans une viennoiserie avec son chef d'établissement.

C'est ce souvenir-là que nous fêterons ce soir, mon cher Stéphane, le souvenir de deux enquêteurs sur les traces d'un directeur qu'ils tiennent pour quelqu'un de diabolique et qui découvrent un paradis, car il ne nous en fallait pas davantage pour considérer que nous venions de changer de monde, et que derrière cette vitrine de la pâtisserie se cachaient des êtres qui respiraient le bonheur, qui dégustaient des choux à la crème et du chocolat, à notre grande honte, alors que le professeur d'histoire disait à qui voulait l'entendre que monsieur Dellilo, dans un passé trouble, aurait été

responsable de la mort de nombreuses personnes qui n'auraient pas eu les mêmes idées que lui. C'est ici qu'intervient cette notion du constat illusoire, quand le valet découvre que son maître est bon, qu'il est émouvant, qu'il est sur le point de l'attendrir. Parce qu'effectivement nous avons raison d'avoir des doutes ; cet homme, qui avait rédigé sa thèse sur Gide et qui aimait les belles-lettres, cet homme se comportait comme un gardien de prison avec les élèves qui tenaient tête à son administration, cet homme s'agitait en marchant au milieu de nous, la cravache dans la main, claquant les talons, vociférant.

Cet homme n'avait de plaisir plus odieux que celui de faire souffrir un élève quand ce dernier s'était rendu coupable d'une infraction au règlement, il lui faisait endurer des sévices moraux dont personne ne peut avoir idée, il les lui infligeait au nom du respect de la hiérarchie, de la dignité de la caste des instituteurs, de la responsabilité qu'il y a à enseigner à de jeunes enfants, cet homme Stéphane, je n'en parlerai jamais assez, faisait feu de tout bois quand il s'agissait de martyriser un élève à l'âme repentante. Ce que j'entends quand je te dis qu'on était en droit de penser que c'était une torture morale à laquelle se livrait monsieur Dellilo, c'était que cet homme n'autorisait pas le regret, avec lui le repentir n'existait pas, il s'agissait d'expier ses fautes, verbalement, moralement, par la punition, nous aurions eu pitié de celui qui sortait de son bureau si nous avions été présents, et ce que faisait monsieur Dellilo aurait remué le cœur des parents de cet élève.

C'est pourquoi je crains pour toi et je ne serai jamais assez heureux de savoir que tes parents seront là et qu'ils contesteront la sévère sanction à laquelle tu ne pourras échapper. Je t'ai parlé de ce que monsieur Dellilo faisait endurer à ses élèves, qu'il traitait un jour comme des bêtes de somme et le lendemain comme s'ils eussent été des assassins, mais était-ce assassiner quelqu'un que de rire au milieu du réfectoire ? était-ce un crime que de se coucher après l'extinction des feux ? Dehors il y avait la ville, les fêtes foraines s'installaient en contrebas du boulevard dès le mois de juin, mais, monsieur Dieu, était-ce un acte répréhensible que de vouloir monter dans les autos tamponneuses ?

Tout cela est révolu, tout cela est du passé, me dit monsieur Pipota, n'y pensons plus, Conrad, me répète-t-il souvent, mais monsieur Pipota oublie qu'en l'occurrence le passé a laissé place à une situation évolutive, et que les libertés qui vous sont octroyées sont peu de chose, que rien n'a bougé, et que vous endurez toujours, où que vous soyez, vous autres élèves du cours classique, tous vos camarades et toi-même, Stéphane, ce que nous avons enduré. Ce phénomène qui réapparaît sous une forme identique s'appelle un invariant et je vois poindre le museau d'un invariant en la personne de monsieur Saint-Exupéry, qui, je crois, fera irruption dans cette salle lundi matin, puisqu'il m'a demandé si j'avais cours lundi matin avec les élèves du cours classique.

N'est-il pas vrai, Stéphane, qu'aucun adulte n'est privilégié par rapport à ses semblables ? Et ces professeurs que tu côtoies ne sont-ils pas là pour témoigner par leur présence que la vie est ingrate, que ce qui est gagné à un endroit est perdu à l'autre endroit ? que ce qui est donné à l'un est repris par l'autre ? que le gain d'une journée aboutit toujours, immuablement, dans la poche d'un créancier ? que, comme par hasard, après qu'on a compté son salaire et fondé ses espérances sur un bénéfice mensuel de quelques centaines de francs qui alimentent le carnet de caisse d'épargne, surgit toujours un événement dont le coût s'élève au centime près à la somme qui vient d'être placée ! Est-ce mentir que de dire cette égalité dans la malchance, de dire que ces dépenses constructives que nous effectuons, nourriture, éducation, loisirs, habillement, logement, reviennent à jeter l'argent par les fenêtres, et qu'il est parfaitement logique et compréhensible que certains, quelquefois, finissent par dépenser leurs économies, le pécule qu'ils se sont constitué durant une vie, dans des jeux de hasard ?

Nous sommes ici, Stéphane, pour témoigner de la fadeur de l'existence quand celle-ci est soumise aux contingences matérielles et, parmi ces contingences, nous considérons que la pratique sportive

le fait de savoir nager entrent en ligne de compte, et que c'était faire preuve d'incompréhension qu'~~d'agresser monsieur Pipota dans le bassin. Que ce soit amusant, que cet acte produise une sorte de jubilation, qu'il soit un immense éclat de rire lancé à la face de l'adversité ne libère que quelques-uns d'entre vous pour quelques secondes. Je ne te reproche donc pas ces quelques secondes, mais l'intention, Stéphane, l'intention.~~

Ces professeurs qui t'accompagnent au cours de ton existence d'élève du cours classique, comme je te l'ai dit, sont plus malheureux que toi, je pèse mes mots, ils sont infiniment plus que ta personne des objets de souffrance, et se précipitent comme des vautours que l'on voudrait croire insouciantes et irresponsables au-devant de monsieur Pipota qui accomplit pour vous, pour votre bien-être, quelques brasses laborieuses, c'est nier qu'existe dans le monde quelqu'un d'autre que soi. C'est penser que l'on vit dans un désert, qu'on est seul à exister. Crois-tu, insouciant, que toi et tes camarades êtes seuls à supporter le poids des horaires, la sévérité des règlements, la voix de vos supérieurs, les remarques des surveillants ?

Il est illusoire de penser que le temps défile sans rien retenir de nos fautes et de nos erreurs. Je me revois dans la salle d'étude de l'école régulière en train de m'arracher les cheveux devant tel stupide sujet de sciences de l'éducation, en train de m'évertuer à écrire quelques malheureuses lignes sur la pédagogie, ses courants, son histoire. Voilà ce que disait mon professeur, cette phrase résonne encore à mes oreilles comme un aboiement amplifié : une histoire des sciences de l'éducation et de la pédagogie est encore à écrire ! Cette phrase m'a poursuivi à un point tel que j'ai souvent pensé inconscient que je suis, que, si une véritable histoire des sciences de l'éducation n'a pas encore été écrite, c'est sûrement de ma faute, que je suis seul responsable des échecs qui parcourent le monde des écoles comme le virus de la peste a parcouru l'entrée des ports à une époque antérieure, ce qui devrait te faire comprendre combien j'étais attentif durant les leçons de ce professeur habillé de grand et qui se comportait en pédant, certain qu'il était, quand il passait entre les rangs pour se rendre à son bureau monté sur estrade, de poser, à chaque mouvement accompli, pour l'éternité, d'être le modèle idéal d'un sculpteur à qui le dieu de la pédagogie, monsieur Dellilo, aurait donné l'ordre de façonner le visage. Puis il parvenait à son estrade et se remettait à parler ex cathedra.

Je me souviens que, assis dans la salle d'étude des élèves-maîtres de première année, je rédigeais quelque modeste énoncé sur l'avenir de la pédagogie dans la crainte que surgisse le directeur de l'établissement, qui se pencherait alors, les mains derrière le dos, par-dessus mon épaule et se mettrait à me lire. Au point que, si une page de mon classeur venait à trembler, comme la feuille d'un saule, entends-tu, Stéphane, comme la feuille d'un saule, je continuais à rédiger sans oser tourner la tête dans une gêne qui lentement, faisait place à la peur, puis à une sorte de terreur qui me paralysait. Réellement, il était là, derrière moi, il me contemplait sans mot dire, et je le sentais qui approchait, je le sentais à son souffle sur ma nuque.

Ensuite j'attendais qu'il m'appelle par mon petit nom, puis qu'il me commande de me lever pour une inspection des casiers, des armoires et des cartables. Il entrait en moi en plein milieu de mon devoir de sciences de l'éducation et il me parlait, il me murmurait à l'oreille que je courais un danger à rester quelqu'un de soumis dont il suffit qu'un jour le supérieur dise qu'il n'est plus utile, il me susurrait à l'oreille que je n'avais aucune chance de vaincre, que mon rôle social serait dérisoire et que je devrais me taire, ou parler à voix basse, ou joindre ma voix à celle de mes semblables lors d'un accès de révolte, mais que je ferais toujours partie du chœur, je pouvais en être certain, il disait pour m'humilier que chez moi cette position sociale était héréditaire et que je n'avais pas assez de force pour lutter. Puis venait l'inspection de mon casier, de mon armoire et de mon cartable. Je me retournais alors, j'avais la force de me retourner, mais il n'y avait personne, la salle d'étude était vide.

elle n'était peuplée que de trente-quatre chaises, de trente-quatre tables, d'un bureau monté sur estrade et d'un fauteuil, de trente-quatre casiers et de huit armoires.

Ces armoires étaient régulièrement fouillées et cette peur que m'inspirait la venue du directeur qu'un jour je plaçai des lames de rasoir parmi mes livres avec l'espoir, qui fut toujours déçu, qu'un responsable administratif s'y couperait les mains. La salle d'étude était vide, dehors on entendait le bruit de la fête foraine, le klaxon des autos tamponneuses, je pouvais remettre en chantier le plan de ma dissertation.

## VI

Conrad donna à Stéphane l'autorisation de sortir et l'accompagna jusqu'à la porte en lui prodiguant quelques conseils pour son prochain devoir. Stéphane ouvrit la porte, doucement, fit quelques pas dans le couloir, se retourna et revint vers son professeur. Il lui demanda si réellement monsieur Saint-Exupéry viendrait le lundi matin dans la salle du cours classique. Conrad lui répondit qu'il ne se serait pas avisé de lui donner une fausse information, mais que rien n'était certain dans la mesure où il ne disposait pas de l'emploi du temps de monsieur Saint-Exupéry. Monsieur Bligh, lui dit Stéphane, dans ce cas je suis perdu, je sais que monsieur Saint-Exupéry ne m'a pas oublié, et qu'il reviendra, je sais qu'il sera là dès neuf heures comme à son habitude quand il doit punir un élève, je vous demande, monsieur Bligh, d'intercéder en ma faveur, il me sera impossible de supporter le châtiement de monsieur Saint-Exupéry.

Conrad se tourna vers la fenêtre du troisième étage et contempla la rue où plongeait son regard, c'était ce troisième étage où était installée la salle 322, dite salle du cours classique, étant donné que les élèves travaillaient dans cette classe chaque fois qu'ils n'utilisaient pas une salle spécialisée. Il me sera impossible, Stéphane, de changer le cours des choses, dit Conrad, te sauver de la noyade, si j'en ai la force, oui, mais essayer de t'extraire des griffes de monsieur Saint-Exupéry serait oublier que nous sommes ici dans le cours classique. Il serait imprudent de ma part de tenter quoi que ce soit qui pourrait t'éviter la confrontation avec le censeur des études, ce serait malvenu, mal compris, et injuste, j'en perdrais mon statut de professeur. J'aimerais d'ailleurs savoir si l'avocat court au-devant du criminel dans la seconde après que celui-ci a commis un assassinat, et encore, suis-je ton avocat ? Tu as cette fin de semaine pour réfléchir à ta nouvelle situation, ce serait sur ce point l'occasion de parler à ton père, je suis désolé, Stéphane, j'ai peur que cette discussion ne se transforme en une vaine remontée dans le temps, que l'on mette, comme on dit, la charrue avant les bœufs, que, pour finir, tu ne comprennes pas que ce qui advient advient, et que tu dois faire amende honorable. Ce qui advient advient, répéta Conrad Bligh à l'adresse de Stéphane, qui marcha à reculons en direction de la sortie.

La porte se referma, Stéphane était dans le couloir, où il croisa monsieur Pipota qui se rendait hâtivement en salle des professeurs. Je me souviens, pensa Conrad, des jardins de l'école régulière d'hiver, qui n'étaient pas de très beaux jardins parce qu'entourés d'allées goudronnées, de bordures de ciment, de parois grillagées et de terrains de sport construits sur cette plateforme située à l'angle de la fabrique de textile et des centres commerciaux d'un côté, du boulevard nord de l'autre côté. Je me souviens que nous nous adonnions aux pratiques sportives sur des terrains aux périmètres bordés de barrières, et divisés en parcelles qui constituaient une surface plus ou moins organisée faite d'enclaves, de pièces de puzzle imbriquées, sur lesquelles nous passions notre temps à nous ennuyer surtout durant les séances d'éducation physique, parce que le professeur nous abandonnait à nous

activités et partait fumer une cigarette dans un coin du gymnase en discutant des résultats sportifs du dimanche avec les meilleurs. Les meilleurs étaient ceux qui étaient doués de force physique, des fils d'agriculteurs qui descendaient de la montagne et qui exerçaient chaque été leurs muscles à transporter des balles de foin, des rustauds pour qui devenir instituteur était une promotion.

Les meilleurs en sport se retrouvaient donc le lundi après-midi, de quinze heures à dix-sept heures trente, dans un coin du gymnase, assis avec docilité, comme d'excellents élèves du cours élémentaire qui découvrent le monde en séance d'éveil, sur les tapis de caoutchouc, ou assis sur le cheval d'arçons, sur le trampoline, en train de fumer une cigarette avec le professeur, à commenter les résultats sportifs du dimanche et principalement les résultats de football, tandis que nous autres, dont Pipota, qui n'était pas plus sportif que moi, pensait Conrad, tournions inlassablement dans l'espace environnant le terrain de basket, lequel pouvait servir également de terrain de handball. Nous tournions sur la piste recouverte de cendrée en discutant, en parlant théâtre et actualité cinématographique, en toussant, jusqu'à ce qu'un coup de sifflet du professeur d'éducation physique qui avait terminé sa cigarette nous prévienne qu'il était temps d'arrêter la séance, et que, étant donné qu'il restait une petite demi-heure, on allait passer dans la salle à côté des douches, et s'organiser les amis un petit tournoi de ping-pong, tout le monde joue, on fait les équipes et puis on rentre aux vestiaires. À moins que d'autres parmi vous préfèrent une course d'endurance le long du boulevard nord, jusqu'aux feux, puis on remonte l'avenue Édouard-Herriot, le pont de l'Elbe et la rue Wilson sur le chemin du retour, le tout trois fois.

Et invariablement, Pipota et moi, nous partions faire une course d'endurance le long du boulevard nord, hormis ce jour, ce lundi de mars où je fus obligé de m'arrêter devant le mur d'enceinte après avoir passé la barrière surveillée par le concierge, et d'uriner devant un poteau de ciment parce que j'avais l'impression que ma vessie allait éclater. J'avais du mal à reprendre mon souffle, monologuant Conrad, après une heure et demie de course autour du terrain de basket, rien ne comptait hormis le réconfort que j'éprouvais à m'arrêter un instant au pied de ce poteau en ciment, si bien que je n'ai pu voir arriver le concierge qui claudiquait vers moi dans la neige et dans la boue, je me souviens qu'il gelait, qu'il m'a demandé ce que je faisais là, puis il a ajouté qu'il allait le rapporter au surveillant général et que j'aurais affaire à monsieur Dellilo.

Conrad, qui se promettait d'en reparler le soir même avec Pipota lors du banquet des anciens de l'école régulière, se disait qu'un souvenir de ce genre aurait dû se noyer dans le brouillard de son esprit, mais l'image de ce concierge en blouse et coiffé d'un bérêt s'imposait à lui d'une façon telle qu'il descendit en salle des professeurs sous le prétexte qu'il avait besoin de regarder si sa feuille de paie n'était pas dans son casier, si la secrétaire du collège Trinité n'aurait pas par hasard déposé un quelconque dossier qui lui aurait été destiné, et il retrouva monsieur Pipota à qui il demanda de lui donner un souvenir de la tête de ce concierge qui l'avait dénoncé au directeur de l'école régulière un lundi de mars, lors d'une séance d'éducation physique et, comme son collègue ne lui répondait pas, il se revêtit dans le bureau directorial, menacé des foudres du ciel par monsieur Dellilo, qui avait alors parlé de renvoi et d'exclusion, d'indignité exposée sur la place publique, de honte, de coup bas porté au prestige de l'école régulière qui forgeait une élite, et qui lui avait demandé si ses parents étaient au courant du relâchement de son attitude et de cette façon qu'il avait de ne pas prendre au sérieux les avertissements adressés par le concierge, qui était lui aussi un pilier de l'institution, quelqu'un qu'il remarquait tout, qui entendait tout, sur qui pesait la renommée de l'établissement en matière d'hygiène, d'aspect extérieur des locaux, et qui avait vu son œuvre de salubrité couronnée par l'attribution du deuxième prix au concours des bâtiments fleuris organisé par l'inspection départementale, il avait demandé à Conrad si sa mère serait heureuse d'apprendre une telle nouvelle.

puisque celle-ci allait lui être annoncée, comme on annonce la mobilisation, avec notification de trois jours d'exclusion motivée par un refus d'obtempérer aux ordres de l'administration, à laquelle s'ajouterait une convocation en bonne et due forme devant monsieur Dellilo.

Et Conrad, qui remontait une à une les marches qui conduisaient au troisième étage, de dix-sept centimètres de haut chacune, revoyait avec angoisse cette image fugitive de sa mère qui avait quitté son travail et s'était fait monter depuis la gare en taxi pour assister au déversement de ce flot d'opprobre sur son fils ; il la revoyait, qui avait chaussé des lunettes noires, comme signe d'indignité, assise sur la banquette arrière de la DS, elle dont on aurait pu penser qu'elle arrivait d'un ministère, ce fut le seul indice d'honorabilité dont Conrad parvint à se convaincre ce mercredi de mars, tandis que le concierge se précipitait en claudiquant au-devant de la DS noire qui transportait selon lui une personnalité académique, tandis que Conrad patientait sur le seuil de l'antichambre du bureau directorial, fondu par avance dans l'ombre de sa mère à qui monsieur Dellilo allait infliger l'énonciation du forfait dont il serait, disait le directeur, forcé de se souvenir jusqu'à la fin de ses jours, et en effet, monsieur Dellilo avait raison, c'était bien de cela qu'il était question vingt-cinq ans plus tard, et c'était peut-être la pire des choses, que cet homme eût trouvé une quelconque raison pour lui infliger cette sentence et que celle-ci résonnât comme il l'avait prédit.

Conrad atteignit la marche palière après avoir gravi les cent deux degrés qui conduisaient à la salle du cours classique, essoufflé malgré son désir intense et enfiévré de reprendre immédiatement son cours d'acquisition du savoir, mais malheureusement la salle de classe était vide, il ne lui restait qu'à attendre sur lui pour se rendre au banquet des anciens de l'école régulière, alors que la sentence continuait de résonner comme un tocsin ; et dire, se répéta-t-il, que cet homme m'avait menacé de ne me faire me souvenir de lui jusqu'au seuil de la mort !

Pénétrant dans la salle de classe, Conrad se promit d'évoquer devant l'assistance de ses élèves ce jour où il se leva plus tôt que d'habitude pour se rendre à la piscine municipale et passer les épreuves de secourisme et d'assistance aux noyés. Ses camarades de promotion étaient déjà devant les grilles fermées, qui attendaient le directeur du bureau départemental de la jeunesse et des sports, le professeur d'éducation physique et l'animateur culturel qui devaient être présents avec une équipe de moniteurs de natation pour examiner les candidats de l'école régulière. Conrad savait par avance qu'il lui serait impossible de soulever ce mannequin placé au fond de la piscine, par deux mètres cinquante de fond, qu'il fallait repêcher après avoir grelotté sur le bord du bassin, nous étions au mois de mai, se remémorait Conrad, frigorifiés, en maillot de bain sur les plots de plongée en attendant que le professeur d'éducation physique nous fasse signe, je devais être le troisième plongeur, les deux candidats qui m'avaient précédé avaient remonté sans effort le mannequin, un buste en matière plastique et en bois, surmonté d'une boule qui avait la morphologie d'une tête humaine, et véritablement, se souvint Conrad, ce corps qui gisait d'un poids inouï au fond de l'eau ressemblait à un cadavre, c'était la mauvaise réplique d'un corps, une sorte de spectre qui aurait emprunté une forme matérielle et qu'avaient manipulé des centaines de fois les centaines de candidats au brevet de surveillant de baignade, ainsi se nommait cet examen inutile auquel il était obligatoire de se présenter pour le cas où un jour il adviendrait à un instituteur de pratiquer des activités de plein air avec des enfants dans le cadre scolaire ou parascolaire, avait dit monsieur Dellilo de sorte que chaque élève-maître, muni de son maillot de bain, se présentait ce jour-là devant les guichets de la piscine municipale.

Conrad se rappela qu'au moment de plonger il s'était persuadé de sa capacité à remonter le mannequin à la surface, puis à le porter jusqu'à la limite figurée par des bouées blanches et rouges, l'autre extrémité du bassin, qu'il s'était senti en disposition pour accomplir cet effort que deux jeunes

paysans venaient d'effectuer avec succès sous ses yeux, si bien que, lorsque retentit le coup de sifflet, il avait plongé et s'était retrouvé aussitôt au fond de la piscine, et Conrad se souvint qu'au moment de toucher le mannequin il avait vivement ressenti cette impression de saisir un corps humain. Il avait donné un coup de reins pour remonter en surface mais, se rendant compte qu'il en était incapable, et que cette image de la mort qu'il tenait serrée contre lui l'entraînait dans une direction opposée, il avait tenté de résister, mais en vain, à ce buste de plastique qui pesait comme du béton, qu'il n'arrivait pas à bouger d'un millimètre.

Sortant du collège Trinité, Conrad Bligh longea le terrain de basket entouré de grillage sur lequel évoluait un groupe d'élèves, il dépassa le gymnase tandis que sa démarche, qui n'avait plus rien d'énergique, laissait apparaître une certaine lassitude, laquelle n'était pas affectée mais le plongeait au contraire dans le désarroi, et Conrad avait hâte d'être rendu. Il fit une station au bureau de tabac, où il acheta son quotidien habituel en faisant signe à la femme derrière son comptoir qui lui demanda s'il avait besoin d'aide que ce malaise qu'il ressentait était passager, bien que la douleur se manifestait de manière plus aiguë. Conrad referma doucement la porte de son appartement et pénétra dans son cabinet de travail, il prit place devant son bureau, entreprit de déboutonner sa chemise après avoir enlevé son pull-over et dénoua sa cravate avant de terminer d'ôter sa chemise, ce qui produisit chez lui cette remarque prononcée à voix basse qu'il vivait dans le désordre. La chemise posée sur le rebord du bureau, il détacha une à une les agrafes qui maintenaient le cilice dont il se défit. Conrad resta immobile quelque instant, contempla dans le miroir son buste écorché. Chaque heure de cours le remplissait de joie à l'idée de se savoir capable d'affronter des élèves dont il aimait la voix et l'odeur.

## VII

Voilà, mon cher ami, disait monsieur Dellilo à Conrad dans la bibliothèque, le jour où celui-ci classait les livres de Cal à Dor, en feuilletant l'ouvrage relié en cuir qui contenait sa thèse sur André Gide, et cette thèse, affirma sans hésiter Conrad Bligh devant ses élèves, je n'osais pas la toucher tellement elle m'impressionnait, je me disais qu'il était impossible d'être plus près d'un grand auteur que ne l'avait été monsieur Dellilo. Celui-ci m'a demandé de toucher la couverture de cuir, l'épiderme du livre, qui avait la température de ses mains, et je vous jure que je ne possède pas de souvenir plus cher, plus attachant, que ces paroles qu'il prononça en parlant d'André Gide ; avec le directeur de l'école régulière, la littérature perdait son statut de discipline ennuyeuse, elle devenait un rêve, un conte merveilleux, une histoire qui vous donnait des frissons ; en effet, disait monsieur Dellilo, cet homme, que j'ai rencontré trois fois, était un grand cœur, il avait une âme de géant, il voyait clair en moi, alors que vous, disait monsieur Dellilo en pointant son index sur la poitrine de Conrad, vous n'avez pas l'expérience d'un élève en qui on aurait vu clair, aucun intellectuel d'envergure ne vous soumet à son aura comme je l'ai été, nous parlions littérature classique, nous parlions sottes, nous parlions Saintes Écritures, nous parlions de la douleur et de Dieu dont l'expérience est intimement liée à la douleur, disait le directeur, rien ne remplacera dans les siècles à venir ce type de penseur qui se tient si loin de l'existence et dont la prose, cependant, semble partout vous suivre, vous accompagne de sa poésie qui respire le doute sur l'être que je suis et sur l'être dont vous êtes le devenir, s'exclamait monsieur Dellilo, et Conrad rapportait quelques-unes des paroles échangées entre Gide et le directeur à ses élèves du cours classique, des paroles telles que celle-ci

propos de Dieu qui ne concernait réellement que monsieur Dellilo, semblait-il.

~~Conrad se saisissait tant bien que mal de l'ouvrage, de ses deux mains bandées qu'il tenait ouvertes~~ et qui recevaient ce livre semblable à une Bible par sa consistance et par son épaisseur, le nombre de pages, la finesse du papier translucide, ce livre qu'il tenait dans ses mains blessées, dont seuls ressortaient ses doigts sous les bandelettes, ses mains momifiées qui ne pouvaient presque plus rien saisir, recouvertes de crevasses sur les paumes et les jointures, aux doigts, aux poignets, ses mains desséchées, dont il se faisait une honte qui l'empêchait le soir de les regarder et qu'il recouvrait inutilement de crème grasse, ainsi que ses pieds cachés sous ses chaussettes et ses chaussures. Il tenait le livre sur le lutrin que formaient ses deux paumes, à hauteur des yeux du directeur qu'il écoutait parler de la littérature qui était un rêve, un grand voyage au pays du bonheur, du sommeil et du plaisir.

Au reste, Conrad pensait également aux champs de neige où s'amusaient ses camarades, qu'il avait fini par regretter d'avoir abandonnés. Cet instant lui faisait oublier tout ce qu'il avait enduré jusqu'à ce jour, et, derrière ses lunettes, cet homme, monsieur Dellilo, dont il lui avait paru étrange nombre de fois qu'il fût si passionné le jeudi à l'aube dans ses discours sur la Grande Guerre, cet homme devenait infiniment sympathique, même si cette sympathie lui restait inaccessible.

Conrad expliqua à ses élèves combien, malgré ses réticences, il se sentait bercé par le flux de paroles de monsieur Dellilo, combien à ce moment précis il avait aimé ce qui était évoqué, les paysages, les sentiments, le charme vénéneux de l'amour, combien aussi il comprenait que l'on puisse, un jour, succomber à la passion. Mais ce charme qui avait opéré s'était rompu dès que le directeur avait repris le livre et l'avait rangé dans la bibliothèque ornée de vitraux de couleur dorés. Apparemment il était seul à détenir la clé, et tout était rentré dans l'ordre ; il restait deux piles d'ouvrages à côté de l'escabeau, le directeur marchait au milieu de la salle et se préparait à prendre congé, ignorant à nouveau cet élève qui rangeait les livres.

Croyez-vous, demanda Conrad à ses élèves, que nous autres professeurs qui vivons d'un salaire médiocre avons atteint l'âge mûr sans que nous fût posée cette question de savoir si nous avions mérité la place qui nous est octroyée, si, dans un sens, nous avons droit à plus d'égard de la part de nos concitoyens ? Aucun d'entre eux, si vous observez attentivement vos professeurs, ne se fait d'illusion sur la place qui lui est assignée ; elle est comme une preuve du peu de considération dont ils jouissent, en d'autres termes elle serait comme une garantie qu'il est impossible de tomber plus bas ; aucun de vos professeurs ne pense avoir exercé une suffisante fascination sur ses semblables pour n'être pas convaincu de ce fait. Ainsi vivons-nous dans ce vase clos où les choses se reproduisent sans qu'il soit nécessaire de provoquer leur changement. Nous vous apprendrons à recueillir ces réflexions sur le rayonnement spirituel de vos professeurs, dont vous apercevez chaque jour le visage qui s'attriste, qui se tend, qui devient moins apte à rire, qui se tourne vers vous par fatigue, par désespoir.

## VIII

Monsieur Saint-Exupéry interrompit le cours d'acquisition du savoir en frappant discrètement à la porte, si bien que Conrad ne l'entendit pas, mais les élèves, eux, avaient déjà identifié la silhouette du censeur des études à travers la vitre dépolie, et tous se tenaient droit, prêts à se lever quand il surgirait. La porte aussitôt refermée derrière lui, il resta un quart de seconde courbé en direction de

la poignée, tournant le dos à l'assistance des élèves et à leur professeur, comme s'il cherchait prouver qu'il était quelqu'un de patient, que le fait que Conrad ne l'ait pas entendu et n'ait pas d'entrez quand il avait frappé était sans importance, pourtant il donnait aux élèves l'impression d'un boxeur qui se replie sur lui-même, non pour se protéger mais pour rassembler ses forces et concentrer sur le coup qu'il va donner. Monsieur Saint-Exupéry interrompt Conrad d'un geste de fantôme sur son avant-bras, sans dire un mot, puis il jeta un regard panoramique sur l'assemblée.

Je sais, dit le censeur des études sans attendre, que certains d'entre vous connaissent par avance la raison précise de ma venue, et ceux-ci qui sont au courant craignent déjà une expulsion éventuelle. Je dirai qu'ils ont raison. Car, je présume, être au courant par avance du pourquoi de ma visite, c'est être concerné, et vous êtes tous concernés, étant donné qu'une classe entière a pris part au jeu de massacre, à ce jeu ignoble d'une seule souris et de multiples chats. Votre professeur ici présent m'a parlé de ce qui est survenu et j'ai eu toutes les peines du monde, croyez-le bien, à faire dire à ce professeur en question que vous aviez mal agi. Nous sommes dans la situation des juges après qu'un crime a été commis, car c'est presque d'un crime qu'il s'agit.

Vous savez à qui je fais allusion, vous savez aussi bien que moi que cette personne dont je parle n'était pas, au premier regard, susceptible de vous précipiter là où vous vous trouvez, je veux dire que monsieur Pipota a tout entrepris pour vous défendre, et que, malgré ses multiples interventions dans mon bureau, je suis ici, devant vous, à faire respecter l'ordre. Je suis ici pour faire la lumière sur cette mauvaise action que vous avez commise, et que certains ont commise plus particulièrement. Pensez-vous, mes pauvres amis, que nous ignorions ce qui se passe dans votre tête ? croyez-vous que nous soyons persuadés de votre innocence ? Au début de l'année scolaire déjà je considère les fautes que vous avez à votre passif et, si je n'en trouve pas, je cherche, je fouille dans votre dossier avec la plus grande minutie, afin de vous connaître, car je sais qu'un jour ou l'autre vous serez amenés à vous révéler. C'est le cas de Michaël, dont je ne suis pas étonné qu'il fut le premier à monter sur le dos de monsieur Pipota, entends-tu, Michaël ? je ne dis pas que tu t'es amusé à te moquer d'un professeur selon moi et selon le règlement en vigueur au collège Trinité tu as essayé de le noyer, cet acte est l'équivalent d'une tentative d'homicide.

Nous parlons de droit, de procédure, et ma suspicion m'a guidé là où elle devait inévitablement me conduire, mais pas où je m'attendais à être dirigé, car Michaël n'était pas seul dans le bassin de la piscine, et le deuxième prénom qui est venu sous le stylo de monsieur Pipota après un temps assez long et une insistance toute particulière de ma part car je ne voudrais pas que la clémence de votre professeur d'anglais soit l'occasion injuste donnée à certains qui se conduisent comme des criminels d'échapper à la sanction, le deuxième prénom est celui d'un certain Stéphane qui n'est venu dans mon bureau qu'une seule fois, pour un retard, et qui par conséquent n'a jusqu'ici commis aucune faute grave. Nous observerons ensemble combien il est terrible que le plus innocent d'entre vous, celui qui est le mieux disposé à l'égard de ses professeurs et de ses camarades, tombe sans crier gare dans ce piège. Car vous êtes attendus à chaque instant de votre existence sur ce terrain de la bonté et du respect de l'autre, surtout si c'est de votre professeur qu'il est question.

Vous avez laissé le temps à monsieur Pipota de pénétrer dans le bain, vous vous êtes concertés, deux d'entre vous, entraînant les autres, se sont jetés sur cet enseignant qui nageait tranquillement à la brasse, et ce en plein cours d'éducation physique. Nous n'en resterons pas là, sachez-le, nous avons cette fois affaire avec la justice, avec l'appareil judiciaire qui est prêt à recevoir la plainte contre l'établissement en la personne de monsieur Pipota, et il est impossible à quiconque d'échapper à un procès qui sera instruit par mes soins dans un premier temps, par le juge des enfants dans un deuxième temps. Je m'en tiendrai à un seul prénom, Stéphane, ce prénom résonnera dans mon

bureau comme un immense reproche le jour où je t'interrogerai, j'aurai à cœur de comprendre qui t'a conduit à un tel acte, quels sont les faits précis qui ont entraîné de ta part un tel comportement, puis je verrai point par point comment tu t'y es pris, exactement, au millimètre près ; si nécessaire je procéderai à une reconstitution dans la piscine avec un surveillant qui prendra la place de ton professeur, puis j'analyserai tes rapports avec monsieur Pipota pour savoir si c'est par haine ou par rancœur, par antipathie que tu as agi. Mais enfin, pensez-vous qu'ici, au cours classique, nous soyons coupés du monde, qu'il existerait un règlement qui vous profiterait à vous seuls ?

Le prénommé Stéphane a déjà mis un pied dans le monde de la transgression et il ne se soumet plus à la loi du cours classique, il a perdu une partie de sa dignité, c'est irréversible ; pour bénéficier de la clémence, il faudrait que surgisse un événement extraordinaire, et qu'il soit à la source de cet événement, mais croyez bien qu'on ne se convertit pas du jour au lendemain, et j'ai peur que tu ne finisses tes jours sans te rendre compte des chances que tu auras laissé échapper, comme s'il avait été nécessaire que tu sautes sur ce professeur ; c'était inadmissible, et il était inadmissible qu'une telle attitude ait trouvé écho chez les autres élèves, que vous n'ayez pas tenté de l'en dissuader mais qu'au contraire vous l'ayez laissé faire en vous moquant de votre professeur d'anglais.

Demain nous entamerons la procédure au terme de laquelle ne pourra être prononcée que l'exclusion, du collège et de tous les cours classiques. Ne croyez pas que nous nous fassions des illusions sur votre devenir, monsieur Bligh ne vous enseigne-t-il pas le respect, n'est-ce pas monsieur Bligh ? demanda le censeur des études à Conrad qui était muet et qui s'était placé en retrait près de la fenêtre, n'est-il pas vrai, poursuivit monsieur Saint-Exupéry, que votre cours d'acquisition du savoir est sous-tendu par cette magnifique formule qui se résume à ceci que chacun est responsable de l'autre et que nous nous devons un respect mutuel ? À quoi serions-nous utiles, si ce n'était à vous aider à sortir de vous-mêmes ? à casser votre coquille de mauvais garçon, car vous êtes, chacun à un degré différent, emprisonnés dans votre coquille, et nous nous chargeons de vous aider à briser cette enveloppe qui vous emprisonne, qui fait de vous des serviteurs du mal. Monsieur Saint-Exupéry resta immobile, cherchant un acquiescement de la part de Conrad, mais celui-ci se contenta de baisser les paupières et de contempler l'assemblée des élèves qui avaient les yeux rivés sur la personne du censeur des études, lequel somma Stéphane de se lever et de l'accompagner à son bureau.

Il est impossible, se disait Conrad à bout de forces, que cette semaine débute par une sanction de l'origine de laquelle n'est personne, sinon le hasard et un groupe d'enfants qui souhaitent se payer la tête de monsieur Pipota. Je crois, dit-il aux élèves quand Stéphane fut sorti le premier, suivi par monsieur Saint-Exupéry, je crois que Stéphane a mûri durant cette fin de semaine, mais qu'il vient de mûrir de façon accélérée en quelques secondes, et je suis comme vous, le visage de Stéphane m'est insupportable, je ne peux repenser à ce qui vient de se produire sous mes yeux sans éprouver un haut-le-cœur et sans désirer reprendre Stéphane parmi nous ; ce que je supporte le moins, c'est ce regard neutre qu'il a adressé à monsieur le censeur des études, parce que derrière ce regard se cachait l'espoir que tout irait mieux à partir du moment où il accepterait sa faute. Je crois qu'il est déjà trop tard, annonça Conrad à ses élèves, je crains que Stéphane ne revienne avec en main le papier signifiant son exclusion temporaire dans un premier temps. Pourtant, tout le monde savait que ce se passerait à cette heure précise de ce lundi, après que vous avez commis ce geste malencontreux, irrespectueux, vis-à-vis de monsieur Pipota, qui, je vous en donne ma parole, n'a pas la partie belle et se trouve dans une situation particulièrement difficile.

Si monsieur Pipota s'est dressé contre Stéphane et contre vous, c'est par rapport à sa carrière, qui se terminera dans le même temps que sera mentionné dans son dossier qu'un jour il a été pris à part et puis agressé par un groupe d'enfants qui sortait du cours classique. C'est une humiliation terrible

ne pas être compris par les élèves, cela conduit aux pires catastrophes. Imaginons maintenant qu'un monsieur Pipota se soit tu, qu'il n'ait parlé à personne de ce regrettable incident, dans ce cas il lui serait resté sur l'estomac cette aventure dont il fut victime, car à ce jour il reste la principale victime. Tout à l'heure, hors de notre présence, monsieur Saint-Exupéry va imposer à Stéphane de relater les faits, de rapporter toutes ses paroles, une par une, puis il va les consigner, il va ajouter des preuves au dossier, pièce par pièce. Puis monsieur Pipota, au terme de la constitution de ce dossier, va relire ce qui est écrit, il va admettre que quelques insultes ont fusé en même temps qu'on tentait de le ridiculiser, vous pouvez faire confiance au censeur des études, il saura faire parler votre camarade dont vous ne pouvez être certains qu'il ne va pas rapporter vos propres paroles, si bien que l'honneur de monsieur Pipota va se trouver submergé par un flot d'insultes, d'incitations verbales à la violence et qu'il aura honte de ces insultes proférées à son encontre.

Le procès-verbal sera dressé, ces pages et ces pages de description de la scène par Stéphane vont donneront l'image de ce que monsieur Pipota aura supporté en silence, dans sa solitude, car il vous faut imaginer combien sont importantes ces remarques adressées par vous à vos professeurs, combien ceux-ci, quand ils vous contraignent de leurs exigences, attendent tout de vous en retour, et d'abord la reconnaissance de leur savoir. Monsieur Pipota, se souvenant par obligation de la scène, est atteint mille fois dans sa pudeur, car c'est un échec absolu que d'être victime de trente élèves qui vous sautent dessus dans la ferme intention de vous faire couler, c'est toute une vie de pédagogie qui s'écroule, c'est presque un non-sens, et l'orgueil exige qu'on ne parle pas de ce qui nous humilie aux yeux des parents, des collègues, des membres de notre propre famille.

Imaginez à présent monsieur Pipota revenant à la maison, sa fille de douze ans et demi ouvre la porte et se précipite à sa rencontre, elle saute sur ses genoux et lui demande ce qu'il a fait à l'école. Monsieur Pipota se dit qu'il n'a pas le droit de mentir à son enfant, il décide donc de lui avouer que les élèves l'ont agressé collectivement et ont tenté de le noyer alors qu'il nageait la brasse. Et voilà la plus abominable des choses, que cet homme soit obligé d'avouer à sa fille qu'il n'a pas eu le dessus en face à ses élèves, ce qui est lourd de conséquences car sa réponse va à l'encontre de tout ce que sa fille avait pu imaginer à son propos, que son père était fort, qu'il était invincible.

Le censeur des études a brisé le mur du silence, il est entré comme un tank entre dans une ville vaincue au sein du cours classique, pourtant je continue de vous enseigner l'art d'être libres, et moi m'en veux de ne pas savoir me taire. Aujourd'hui, nous ne quitterons pas la salle lors de l'interclassaire nous avons à faire, munissez-vous de beaucoup de papier et faites une réserve d'encre, il se peut qu'une trace écrite soit nécessaire. Je prendrai une minute pour me rendre en salle des professeurs, une minute pour me rendre chez madame la principale. Je vous reverrai ensuite. Les copies corrigées sont à leur place, je ne commenterai pas les précédents devoirs, dit Conrad.

## IX

Conrad quitta donc pour quelques instants la salle de classe et entreprit de longer le mur du couloir jusqu'à la cage d'escalier pour reprendre un peu d'oxygène dans la salle des professeurs, qui était déserte, puis il se rendit chez madame la principale, qui avait fait apposer un mot de convocation sur la porte de son casier le matin même. Il songeait qu'il ne devrait pas rester plus d'une minute dans le bureau de sa supérieure hiérarchique, installé en face du bureau du censeur des études dans lequel monsieur Saint-Exupéry travaillait ardemment à la recherche de la vérité.

Madame la principale attendait Conrad, qu'elle salua aimablement, et lui tendit son plan de formation ainsi que le compte rendu professionnel lié à l'obtention de sa note administrative, qu'il lut devant elle, sans faire aucun commentaire, en demandant seulement, après qu'il en eut pris connaissance, s'il était autorisé à rejoindre ses élèves du cours classique, sans relever ceci, écrit par madame la principale au bas du rapport, qu'il était un excellent professeur, très attentif au devenir de ses élèves, cependant que de l'autre côté du couloir il lui semblait entendre monsieur Saint-Exupéry qui mettait en route la procédure et qui lâchait les chiens, et Conrad regretta un instant de n'avoir pas été nommé au Prytanée militaire, où il aurait mieux compris que soit exercée une certaine autorité à l'égard des élèves, de même qu'il envia ses camarades devenus professeurs au grand séminaire.

Nous ne manquons de rien là-haut au cours classique, madame la principale, les élèves sont heureux et savent que cette punition qui va être infligée à l'un d'eux les concerne, et Conrad, en parlant, comptait beaucoup sur la grandeur d'âme et sur l'humanité dont faisait preuve le chef d'établissement en toute occasion, il savait par ailleurs qu'elle pénétrerait à un moment dans le bureau où se déroulait l'interrogatoire et qu'elle calmerait l'ardeur de monsieur Saint-Exupéry. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, monsieur Bligh, c'est de vous, et je veux vous entendre, ne nous quittez pas, lui disait-elle d'une voix adoucie, d'ailleurs, ajouta-t-elle, un surveillant a été rejoint par vos élèves, leur donne du travail, ainsi ils ne perdront pas leur temps, car peut-être la séance de ce matin les a-t-elle un peu perturbés, ce qui est dans l'ordre des choses. Ce que Conrad désirait, c'était retourner à son cours d'acquisition du savoir et formuler à nouveau devant ses élèves ce qu'il entendait par une expérience hâtive, ce dont selon sa conception les élèves avaient besoin. J'ai parlé avec les élèves, dit Conrad, sans entrer dans les détails, tout est en ordre.

Madame la principale l'a remercié d'avoir accepté de se rendre disponible et lui a souhaité bonne chance. En sortant du bureau, Conrad s'est demandé si sa supérieure hiérarchique lui souhaitait bonne chance pour le reste de la leçon, ou si elle lui souhaitait bonne chance pour ce qui adviendrait au cas où cette séparation entre le cours, qui ne durait pas plus d'une heure ou deux heures, et le reste de son existence était volontaire de sa part, s'il existait une séparation entre sa personne et sa carrière, son âme d'un côté, son statut de professeur de l'autre côté, si ces deux mondes entraient désormais en opposition. Conrad monta quatre à quatre les escaliers qui menaient à la salle 322 où les élèves l'attendaient ; il était plus de midi et, curieusement, il ne s'était pas rendu compte du temps, et cette grande aiguille qui s'éloignait du chiffre douze sur la grande horloge fixée au fond du couloir était pour dire qu'il avait passé une heure au moins dans le bureau de madame la principale.

Vous mettrez à profit les quelques jours que durera votre exclusion pour lire, lire Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, avait dit monsieur Dellilo à Conrad quand la mère de Conrad avait quitté l'antichambre du bureau, vous verrez, ça vous sera profitable, plus profitable que l'éducation physique, qui n'apporte qu'un supplément à votre corps et qui oublie votre âme, c'est vos dispositions particulières, intimes, qu'il faut cultiver, non la course d'endurance à travers la ville. C'est une situation honteuse que celle de l'élève surpris par un concierge en train d'uriner au pied d'un poteau électrique, je vous aurais préféré dans votre salle d'étude, devant un solide devoir de philosophie ou de sciences de l'éducation.

J'étais alors cloué dans l'antichambre du bureau, pensa Conrad, je n'osais plus bouger, j'étais comme un prisonnier à qui on aurait lié les poignets et les chevilles ; il se souvint de sa mère qui était partie après avoir salué le directeur de l'école régulière, cette fois elle était redescendue à pied jusqu'à la gare. Vous profiterez de ces quelques jours de répit pour réfléchir, pour penser à votre avenir et à la façon dont vous vous y êtes pris pour compromettre cet avenir, vous serez seul avec votre mère à

maison, je vous souhaite une table de travail, un lit, et la lumière du jour, encore que je me demande si la lumière du jour vous sera utile, je vous souhaite une pile de livres, un crayon de papier et un cahier.

Le surveillant a quitté la salle en le saluant, Conrad s'est alors tourné vers ses élèves restés immobiles et il leur a demandé de lui pardonner son retard. Vous êtes en temps libre, leur a-t-il dit jusqu'à quinze heures, heure à laquelle nous reprendrons le cours. Mais tout à coup le censeur des études surgit, il l'informa du virage qu'avaient pris les événements : l'élève ne s'était pas rétracté, s'entêtait à nier avoir tenté d'assassiner son professeur d'anglais, il disait que c'était pour s'amuser. Voilà la plus horrible des choses, affirma monsieur Saint-Exupéry, mais à voix haute cette fois, de façon à être entendu par tous les élèves, il dit que dans le fond il aime monsieur Pipota, qu'il l'adore et que jamais il n'a été aussi heureux que durant le cours d'anglais, que cette histoire de piscine n'a aucune importance, ce qui laisse à penser qu'il regrette, que Stéphane regrette amèrement son geste.

Le censeur des études pivota sur lui-même et s'adressa directement à la classe : votre camarade s'est lui-même dénoncé, dit-il, nous en sommes à cette phase qu'il reconnaît avoir sauté sur le dos de son professeur mais qu'il ne donne pas à son acte l'importance requise, Stéphane découvre que le monde des adultes est le monde qui conduit au baignoire, aux portes de l'enfer, et voilà qu'il se met à croire au paradis, comprenez-moi, il espère effleurer l'aile de la mansuétude, or il sait qu'il ne peut compter sur personne ici, au collège Trinité.

Votre camarade refuse en définitive de se rallier à mon opinion, il préfère en rester aux faits, affirme-t-il, ne pas se départir de ceci, qu'il aime son professeur d'anglais, mais je pose la question : peut-on aimer quelqu'un et décider de le noyer ? Non, mes amis, car cela est contradictoire. Stéphane est en train d'échafauder un ensemble de justifications destinées à m'abuser, ce qu'il me dit n'est qu'un tissu de mensonges, car je ne peux le croire, et personne dans ce cas ne peut le croire. Nous avons mis en place quantité de dispositifs de prévention depuis le début de l'année scolaire, jamais Stéphane ne s'est présenté pour nous faire part de ses difficultés, non, qu'on ne s'y trompe pas, la victime est à sa place, le coupable à la sienne.

Je venais vous dire également ajouta-t-il à l'adresse de Conrad, que je compte sur vous pour répondre aux questions qui naîtront inévitablement parmi les élèves. Certains se demanderont au terme de quelle procédure j'aurai pris sur moi de renvoyer ce garçon, je leur garantis qu'ils auront un jour l'occasion de se rendre compte qu'il est certains types de comportements, qualifiés par moi de monstrueux, qui ne peuvent être admis, que du monde de l'acceptable on glisse très vite, sans s'en rendre compte, dans le monde de l'inadmissible, puisqu'il est inadmissible que des élèves fassent un mauvais parti à leur professeur, puisqu'il est inadmissible qu'on se serve de l'affection portée à un adulte pour justifier sa propre inconscience, puisqu'il est anormal que des individus qui ont en tête la destruction de ce que nous construisons mènent une existence paisible au sein du collège.

## X

Je m'insurge contre le fait qu'aucun d'entre vous n'ait songé à rendre visite à monsieur Pipota, votre oubli n'est pas acceptable, dit Conrad aux élèves rangés devant la salle de classe. Je suis allé voir monsieur Pipota, comme certains d'entre vous sont allés voir Estelle quand elle séjournait à l'hôpital. Que dis-tu de cela, Estelle ? te souviens-tu de la visite que t'ont rendue tes camarades un jour de février ? J'ai longuement parlé avec votre professeur, ce qu'il dit m'a déchiré l'âme, n'est-ce pas ?

---

sample content of Le cours classique: [roman] (French Edition)

- [click Black Box Thinking: Why Most People Never Learn from Their Mistakesâ€™But Some Do](#)
- [The Forever Song.pdf](#)
- [download online Gossip Girl \(Gossip Girl, Book 1\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [download online Foxfire 3](#)
- [The Rehearsal pdf, azw \(kindle\)](#)
- [click Nations and Government: Comparative Politics in Regional Perspective](#)
  
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/What-We-Know-about-Emotional-Intelligence--How-It-Affects-Learning--Work--Relationships--and-Our-Mental-Health.p>
- <http://schrolf.de/books/Digital-Fortress.pdf>
- <http://test.markblaustein.com/library/Gossip-Girl--Gossip-Girl--Book-1-.pdf>
- <http://schrolf.de/books/Foxfire-3.pdf>
- <http://www.experienceolvera.co.uk/library/The-Rehearsal.pdf>
- <http://berttrotman.com/library/Nations-and-Government--Comparative-Politics-in-Regional-Perspective.pdf>